

## **Jean-Louis Costes ou le fou qui est en nous**

Par Yann Kerninon\*

« Je comprenais rien mais je sentais »  
Jean-Louis Costes – *Grand Père*

La grande activité de nos belles sociétés contemporaines, modernes, propres sur elles et civilisées semble être d'enterrer le merdier qui les fonde et qu'elles créent sous un monceau d'âneries consternantes mais immaculées, de cacher les névroses personnelles, les délires violents autoritaires sous le tapis de la salle à manger bourgeoise, de maquiller la sale gueule d'une époque dévastée sous le fard des discours démocrates, droit-de-l'hommistes, politiquement corrects, de repeindre nos croûtes infectées d'un verni satiné aux teintes roses et bleutées, de masquer les odeurs de vomi d'une société malade à renfort de sent-bon méphitique pour chargés de communication et publicitaires décérébrés. La grande activité du monde d'aujourd'hui est de tuer la vie chez les hommes que nous sommes et qui ne demandent en somme qu'à sentir, respirer et aimer. *La grande activité, aujourd'hui, c'est de tuer l'amour.* Résister c'est aller, d'une façon ou d'une autre, à l'encontre de ce crime.

La grande activité de Jean-Louis Costes, donc, dans l'ensemble de sa vie et l'ensemble de son œuvre – livres, disques,

---

\* Yann Kerninon est écrivain, philosophe et vidéo-performeur. Dernier ouvrage paru : *Moyens d'Accès au Monde (Manuel de survie pour les temps désertiques)*. A paraître prochainement : *Tentative d'assassinat du bourgeois qui est en moi*. Plus d'informations sur : [www.yannkerninon.com](http://www.yannkerninon.com)

vidéos, performances – consiste tout au contraire à exhumer la merde du fond de nos égouts, à brandir les cadavres pourris cachés dans les placards de la démocratie bonne conscience, à presser dans ses doigts le mélange de caca et de tripes qui fonde n'importe quel corps, dans l'espoir confus et éperdu de trouver au fond de ce merdier une ultime pépite d'or, une dernière trace d'amour et d'authenticité qui pourrait, à elle seule, nous rendre supportable l'idée même de survivre et de continuer.

Il est peu étonnant que les bourgeois ne voient en Jean-Louis Costes que le pire. Les bourgeois voient ce qui leur ressemble et ignorent tout le reste. Incapables de voir les pépites d'or, aveugles à ce qui reste ici bas de beauté et d'amour, ils ne voient dans les œuvres de Costes que la merde et les obscénités. Même s'ils n'oseront bien sûr jamais se l'avouer, ce qu'ils voient n'est rien d'autre que *leur* merde et *leur* obscénité, *leur* racisme larvé, *leur* haine toute intérieure, *leur* connerie débordante, *leur* violence hypocrite et *leur* sexualité malsaine et rentrée. Si comme Costes ils n'étaient que des anges, ils ne verraient, comme Costes, qu'amour, musique, beauté – par-delà le merdier planétaire et généralisé. Les bourgeois, avec Costes ou n'importe qui d'autre, s'en tiennent toujours aux apparences. Ils ratent donc, avec Costes ou n'importe qui d'autre, toujours le fond des choses.

*Costes raciste ?* – Pour en finir justement avec les apparences, commençons par les apparences et les questions qui fâchent. Accusé Jean-Louis Costes, levez-vous ! Etes-vous raciste ? Sans entrer dans le détail et pour ceux qui l'ignorent, précisons que Jean-Louis Costes fait régulièrement l'objet de procès intentés par diverses associations anti racistes ou l'Union des Etudiants Juifs de France. Aux dernières nouvelles, quatre procès ont eu lieu, *toujours pour les mêmes faits et par les mêmes plaignants pour des publications prescrites depuis des années mais disponibles sur internet*. Acquitté à trois reprises, il est finalement condamné en 2000 dans des conditions rocambolesques et pour le moins discutables. Expliquons, puis passons à autre chose, c'est-à-dire à l'essentiel.

Costes se moque-t-il copieusement des Juifs, des Musulmans, des noirs, des Bouddhistes, des homos, des rappers de banlieue, des bourgeois, des prolos et de tout le monde ? Oui, oui, oui ! Et plutôt deux fois qu'une ! Mais s'il se moque de tout ce petit monde, ce n'est pas parce qu'un Juif est juif ou qu'un Arabe est arabe, qu'un noir est noir ou qu'un homo est homo. Costes se moque des Arabes qui jouent les Arabes, des Juifs qui jouent les Juifs, des blacks de banlieues qui se prennent pour des blacks de banlieue, des homos qui croient que l'homosexualité est un signe de génie, de tous ceux qui pensent très sincèrement qu'ils sont le peuple élu, l'élite de la nation, les disciples de Jésus ou les illuminés de Mahomet, dépositaires de la grande vérité planétaire et cosmique ! A-t-il tort de le faire ? Est-ce un crime de dire qu'il a raison ?

Costes tourne en ridicule la connerie planétaire qui peut prendre toutes les formes. C'est pourquoi la connerie planétaire sous toutes ses formes lui intente des procès. Deleuze et Guattari, avant même Jean-Louis Costes, ont dit à quel point le motif religieux, l'Etat, la Nation, la race, le sexe, le territoire pouvaient être les lieux par excellence de la connerie humaine, c'est-à-dire de la dissolution des idiosyncrasies personnelles et des désirs dans un maelström de délires collectifs familialistes bourgeois névrotiques et potentiellement monstrueux – la véritable mort des hommes. Eux eurent la politesse de formuler leur pensée sous une forme philosophique implacablement construite, traduite partout dans le monde et étudiée à l'université et non pas en disant *la même chose* lors de performances trash presque incompréhensibles en banlieue de Paris, dans les bars punks des Etats-Unis ou les boîtes louches de Tokyo by night. Mais Costes, Deleuze et Guattari, sur un bon nombre de points, c'est clairement la même chose...

Jean-Louis Costes est un explorateur de gouffres, un poète résolu à aller au fin fond de la merde, au fin fond de *sa* merde, de toute la merde humaine. Il explore donc les égouts de l'âme. Et parce que Jean-Louis Costes n'est pas psychanalyste, il explore avant tout *ses propres profondeurs*. Et Jean-Louis Costes étant un grand artiste et un réel poète, il trouve au fond de lui toute la colère du monde, tout le spectre des couleurs humaines. Et il les sort. Et il

les dit. Manifestement sans y penser et sans y réfléchir. Car Costes n'est pas un « intellectuel », un penseur philosophe, encore moins un donneur de leçons ou un dépositaire de la morale bourgeoise. Costes dit la vérité sans fard, avec toutes ses horreurs. Il est le miroir effrayant de notre monde effrayant. Peu étonnant que certains individus plus ou moins monstrueux veuillent briser le miroir à grands coups de menaces et de plaintes plutôt que d'oser se regarder dedans et d'y voir le fond de ce qu'ils sont. Jean-Louis Costes au contraire ne sait pas se mentir. Il est pure vérité. Il s'affronte. Combien donc aujourd'hui pourraient en dire autant ?

Lors d'un de ses procès, Jean-Louis Costes écrivait, pour étayer sa défense : « A l'évidence, c'est la méconnaissance de notre nature profonde qui est à l'origine des malheurs actuels des hommes : nous comprenons le monde qui nous entoure bien mieux que nous-mêmes et cette gigantesque différence entre nos moyens physiques et mentaux est source de bien des catastrophes. [...] JE NE SUIS PAS RACISTE, JE NE SUIS PAS VIOLENT. MAIS JE SENS LE RACISME ET LA VIOLENCE EN MOI. ET JE LES AFFRONTÉ D'ABORD EN MOI MEME ».

En ce sens, oui, *mais en ce sens seulement*, Jean-Louis Costes est bien raciste, violent, pervers, scatophile – et je vous laisse compléter la liste. Il est toutes ces horreurs, non parce qu'il serait un monstre dégénéré à enfermer d'urgence, mais parce que nous sommes *tous* potentiellement cela. Le défaut – en fait le talent – de Costes est de se l'avouer, d'affronter tous les monstres qui habitent dans sa tête, qui habitent dans NOS têtes et, de toute évidence, dans l'histoire mondiale depuis la nuit des temps. Le talent – en fait le défaut – de la modernité bourgeoise est au contraire de ne jamais s'avouer les perversions, les névroses, les délires monstrueux qui la fondent et la parcourent. Le bourgeois ne sait pas faire une œuvre de sa folie et de ses délires. Il en fait bien plutôt un système politique pervers, une logique économique meurtrière, un familialisme délétère – et il l'impose aux autres. Ainsi tue-t-il en général bien plus de monde que les textes de Costes. Mais lui respecte les formes et ne pose jamais nu, ni avec un bidet sur la tête, ni en train d'enculer un chien, ni en train de découper un enfant à la hache – pour de faux, en dessin, en film ou

sur une scène... Le bourgeois fait en général tout ça, *pour de vrai*, mais lui se fait discret pour faire ce genre de choses, ou le fait sans se salir, ni les mains, ni la réputation. Il le fait faire par d'autres, pour son compte, sous couvert de la loi, au nom de l'ordre républicain ou de n'importe quelle autre « valeur » qu'il brandit devant lui comme un prêtre pourrait brandir une croix. En ce sens également, Jean-Louis Costes est sans doute bien moins fou, malgré les apparences, que la plupart des bourgeois à demi-psychanalysés qui concoctent en entreprise, dans les partis politiques, les Etats ou les universités, le monde tel qu'ils le fantasment. A savoir une synthèse de toutes leurs frustrations, leurs peurs et leurs névroses, reformulées en des termes présentables, lisses, rationalisés.

Celui qui sait et admet qu'il est fou ne l'est plus tout à fait... Le véritable psychotique, le véritable névrosé, le véritable pervers est convaincu de son bon droit. C'est pourquoi il fait tant de dégâts et fait de sa folie un paradigme universel. Jean-Louis Costes et son œuvre représentent – sans détour – toute la folie humaine dans son horreur et sa beauté étrange. Jean-Louis Costes est *le fou qui est en nous*, en chacun de nous. Le fou qui règne – pour de vrai mais sans jamais se montrer – sur nos sociétés et la plupart des êtres qui la composent... Jean-Louis Costes dit notre part maudite en nous disant la sienne. C'est pour ça que nous le détestons... C'est pour ça que je l'aime.

J'ai dit dans *Tentative d'assassinat du bourgeois qui est en moi* ce qu'était la faiblesse manifeste de l'antibourgeoisisme, à savoir la conviction antibourgeoise que le bourgeois, « c'est toujours l'autre et jamais moi ». Faiblesse qui conduit naturellement à des incantations antibourgeoises stériles, puis, le plus souvent, à la reproduction par les antibourgeois eux-mêmes du bourgeoisisme le plus caricatural. Les associations anti racistes qui attaquent Jean-Louis Costes sont tombées dans ce piège là. Sans doute de toute bonne foi. Aveuglées par *leur propre fanatisme* et leurs propres obsessions, focalisées sur les signes extérieurs de racismes, elles n'ont pas su ou n'ont pas *voulu* voir et entendre ce que Costes disait, à savoir que le nazi, le fasciste, le raciste, le violent, le pervers pédophile, le salaud quel qu'il soit sommeille ou

travaille en chacun de nous, y compris dans le Juif, l'Allemand social démocrate, le Musulman instruit ou le gauchiste progressiste anti raciste lecteur de *Libération*. La folie est *en nous* et elle nous joue des tours, comme un illusionniste. Plus nous surveillons ses mots, plus elle nous berne par ses gestes. Plus nous surveillons ses gestes, plus elle nous embobine par ses mots. Plus nous voulons la faire taire, plus elle commence à parler et à agir en nous. Cette folie, quelle que soit sa nature, réclame une vigilance de tous les instants, une vigilance à *questionner et à repenser sans cesse*. Elle ne se jouera donc jamais véritablement et dans son intégralité dans l'enceinte d'un quelconque tribunal garant des bonnes mœurs et de la bienséance bourgeoise...

Pour mieux comprendre l'œuvre de Jean-Louis Costes il faut sans doute avoir lu *Le pouvoir des mots (politique du performatif)* de l'Américaine Judith Butler. Son ouvrage est une des références de la culture dite *Queer*. S'appuyant sur plusieurs décisions de justice américaines inspirées du « politiquement correct », Judith Butler démontre que l'idée de légiférer sur l'emploi de telle ou telle expression sexiste, raciste ou homophobe en l'interdisant purement et simplement était non seulement inefficace contre la bêtise sexiste raciste et homophobe, mais tendanciellement contre-productive dans ce combat. Chaque procès de ce type donne lieu en quelque sorte à la répétition obligatoire de l'injure, de surcroît dans un contexte institutionnalisé. Ainsi les juges se retrouvent-ils à affirmer dans l'enceinte même d'un tribunal des choses aussi évidentes que : « Non, les juifs ne sont pas des cafards », « Non, les noirs ne sont pas des macaques », « Non, les homosexuels ne sont pas tous des violeurs d'enfants scatophiles ». Merci bien pour ces informations...

La répétition de ces principes si évidents qu'ils en deviennent grotesques, non seulement oblige en quelque sorte la victime à revivre l'insulte subie, à la redire en public et devant l'agresseur (qui éventuellement jubile une seconde fois) mais contribue surtout à réaffirmer, en le crédibilisant par la force de l'Etat, le *contexte* même qui permet l'insulte raciste ou discriminatoire. Si je dis à quelqu'un : « espèce de blond aux yeux bleus ! », il y a fort à parier que personne ne se sentira humilié. Si je

dis au contraire, « bonjour négro, salut pédé, coucou youpin », l'insulte est bien réelle. Car une insulte, quelle qu'elle soit, ne peut prendre sa force que grâce au *contexte* qui la permet, c'est-à-dire, par exemple, le racisme ou l'homophobie effective *de toute la société*. Lorsque des homosexuels se rencontrent, ils s'invectivent sans complexe à coup de « salut pédale » ou de « ça va vieille salope » sans que personne ne se sente offusqué. Pourquoi ? Parce que le *contexte* fait qu'une insulte *rejouée* en d'autres circonstances, peut devenir une blague, voire une marque d'amitié. Si « sale Juif » est de toute évidence une insulte, elle n'est possible et n'est violente que parce que celui qui la prononce convoque, au-delà de sa propre violence, la violence de toute l'histoire des Juifs et la haine antisémite larvée de toute la société. « Sale blonde », par exemple, ne serait pas aussi fort, puisque l'histoire des blondes n'est pas encore marquée, à ma connaissance, par un quelconque génocide. « Sale blonde » est une insulte grotesque qui ridiculise plus celui qui en userait que celle à qui elle s'adresserait, alors même qu'elle s'apparente du point de vue strictement grammatical à « sale juif », « sale noir » ou « sale arabe ».

La « stratégie » de Costes (même s'il ne la formule jamais en ces termes), est une stratégie queer inspirée notamment des thèses de Butler. Lui-même sera sans doute surpris en apprenant que son œuvre correspond à la logique d'un professeur de rhétorique et de littérature comparée à Berkeley ! Mais c'est pourtant bien de cela qu'il s'agit. Dans son texte, Butler condamne l'idée de légiférer sur les mots et incite au contraire à jouer avec eux, sans cesse. Jouer avec les mots, cela veut dire aussi, sans cesse les *re-jouer*, c'est-à-dire rejouer leur sens *et leur contexte*. D'où la volonté queer de se qualifier soi-même, non pas d'homosexuel, de noir ou de lesbienne, mais bien, par exemple, de « gros pédé enculé », de « négro-bamboula » ou de « brouteuse de minou » !

Redire les mots réputés sordides dans un autre contexte, en riant, en les prenant à son compte, en les retournant joyeusement contre soi-même, c'est doucement faire en sorte que ces mots perdent leur force d'insulte. C'est enlever aux racistes, aux sexistes et à toutes les crapules de ce genre les armes même dont ils usent. C'est leur couper l'herbe sous le pied et déstabiliser leur petit

univers pitoyable et figé. D'une certaine manière, c'est presque les insulter. Et c'est exactement cela que fait Costes dans ses œuvres.

Les procès contre Costes ont eu principalement pour objet les textes de son disque *Livrez les blanches aux bicots* (1989). Notons au passage qu'aucune association de défense des femmes blanches n'a jamais porté plainte contre l'insulte du titre – question de contexte encore un fois ! Lus au premier degré et sans tenir compte du contexte, les paroles de Costes sont horribles. A titre d'exemple, furent citées au procès : « Apprenez le caniveau aux bicots [...] Les crottes de chiens dans la rue c'est pas des crottes de chiens c'est des crottes de bicots. Ils chient en cachette devant votre porte et contre la roue de votre caisse. Ils font ça pour vous faire chier ! Ah sale bicot accroupi, il chie contre ma bagnole. Ah je l'ai vu depuis ma fenêtre, je vais l'abattre ce sale bicot errant. A bas la S.P.A., la société protectrice des Arabes ! [...] Les négros puent du cul, ils s'essuient jamais le cul. Les Arabes puent de la gueule, y a plein de merde entre leurs dents en or. Les négros puent du cul et les Arabes puent de la gueule ils ne se lavent jamais et même si on les lave de force ils puent encore ». Hors contexte, c'est l'horreur.

Mais même sans le contexte, à bien y réfléchir, ces paroles sont tellement délirantes, tellement ubuesques qu'il est surprenant que quelqu'un (en l'occurrence plusieurs associations réputées fréquentables, sérieuses et garantes de la morale républicaine, démocratique, humaniste, etc.) ait envisagé un jour de les lire comme un texte sérieux à vocation réellement raciste... Dans le contexte, le contraste est encore plus saisissant et l'évidence du non-racisme de Costes saute aux yeux. Je dis bien *non-racisme* et pas anti racisme... Costes s'en fout *vraiment* des races... Mais pas l'UEJF, ni la Licra pour qui les races, les ethnies, les religions, sont manifestation des choses très importantes. Fin de la parenthèse... Non seulement le disque s'ouvre sur un enclavage magistral et hystérique d'un « facho à culotte de cheval », mais le deuxième titre (*Le funk breton*) donne le ton de l'ensemble de l'album : celui de la pantalonnade et de la guignolade absolue ! Je cite : « Le Pen a raison ! Le funk est breton ! Le Pen a raison ! Les négros sont des espions ! [...] Heil ! Heil ! Heil ! Heil ! Heil ! (*Costes prend une voix de bourgeois pincé*) Un jour j'étais à la maison. Je jouais du

tam-tam breton. J'avais trouvé un rythme super. C'était le funk breton. Mais un négro espion et un bicot cochon qui traînaient par là sous le prétexte de balayer la rue et d'enlever les poubelles ont entendu mon rythme d'enfer. [...] Ils m'ont piqué ma chanson pour faire du pognon ! Le Pen a raison ! Le funk est breton ! ».

Il faut être profondément perturbé, obsédé et, pour le coup, sincèrement *fanatique* et *fermé à l'autre*, pour croire que cette chanson est un éloge de Jean-Marie Le Pen, pour ne pas voir que l'œuvre de Costes est placée sous le signe de la farce totale, qu'elle n'a pas pour objet de formuler clairement et au premier degré des « opinions politiques » ou des appels au meurtre (Jean-Louis Costes par exemple sait sans doute que le funk n'est pas breton, que Jean-Marie Le Pen n'a pas raison et que les crottes de chiens ne sont pas des « crottes de bicots »), mais qu'elle est la représentation de toute la folie humaine et qu'à tout prendre, si elle « dénonce » quelque chose, c'est bien, entre les lignes, le « racisme » au sens large du terme, à savoir le mépris de la race de l'autre, certes, mais *aussi* et peut-être *surtout* l'éloge un peu idiot de sa propre race, de sa propre sexualité ou de sa propre appartenance religieuse. Un Juif ou un Musulman qui affirme toutes les cinq minutes qu'il est fier d'être juif ou fier d'être musulman n'est ni plus ni moins ridicule et dangereux qu'un crétin d'extrême droite qui serait fier d'être blanc, français, américain ou auvergnat... D'où dans le même album l'expression récurrente et générique « c'est la race qui pue ! » ou encore le titre d'un album plus récent : *nik ta race* (2000).

« Où est la faute, je vous prie, au point de vue même de l'accusation, où est la faute et surtout où peut être le délit si c'est pour le flétrir qu'il exagère le mal, s'il peint le vice avec des tons vigoureux et saisissants parce qu'il veut vous en inspirer une haine plus profonde, et si le pinceau du poète vous fait de tout ce qui est odieux une peinture horrible, précisément pour vous en donner l'horreur ? », disait en 1857 l'avocat de... Baudelaire ! On pourrait redire mot pour mot, devant le juge, la même défense pour Costes. Et faire du bourgeois d'aujourd'hui la même critique – ou presque – que de celui du 19<sup>e</sup> siècle... Rien – ou presque – n'a changé. Rien – ou presque – ne changera jamais. C'est la merde pour toujours. Le merdier for ever. C'est cela aussi que dit Costes.

Costes n'est pas raciste, donc. Ni quoi que ce soit de ce genre. Fermons cette longue parenthèse qui nous mène néanmoins au sujet central de l'œuvre de Jean-Louis Costes et au point de départ de notre réflexion, à savoir : la merde-horreur-caca-boudin généralisée !

*La connerie meridique généralisée* – « L'homme est une ordure ! L'homme est une merde ! Vous savez bien que la souffrance est partout, que la haine est partout, que la méchanceté est partout ! Et que la maladie et la mort sont la seule issue à toute cette misère infernale qui me prend la tête et qui vous prend la tête aussi.[...] Je suis qu'une merde qui souffre, qui a mal au ventre... Comme vous... Comme vous... » (Jean-Louis Costes - *Nik ta race – Seule la musique...*). L'univers de Jean-Louis Costes n'est pas celui de la folie, du racisme ou de l'homophobie. Ça c'est celui des autres qui regardent et qui sont choqués par Costes. *L'univers de Jean-Louis Costes, c'est celui de la merde !* La merde universelle qui ne connaît ni race, ni nation, ni classe, ni religion. La merde qui sent la mort, la merde qui rappelle que n'importe quel homme commence par chier dans sa couche dès lors qu'il vient au monde, continue de chier tous les jours une fois devenu adulte, chie à nouveau dans sa couche quand il est grabataire, puis, enfin, s'arrête définitivement de chier une fois mort, avant de devenir lui-même de la chiure de vers de terre... Jean-Louis Costes, c'est de la merde ! Jean-Louis Costes est une merde. Il le dit. C'est lui qui le dit. La vie est une merde. Les disques de Jean-Louis Costes sont des merdes, avec un son de merde, une musique de merde et des paroles de merde. Les vidéos de Costes sont des merdes. Mal cadrées, mal montées et mal sonorisées. Les performances de Costes sont des merdes. Avec des décors de merde, des costumes de merde. Les livres de Costes sont aussi de la merde, qu'ils soient publiés à compte d'auteur, chez Fayard ou chez un éditeur de merde. Avec une écriture de merde et le mot « merde » toutes les deux lignes !

Oui, Costes, c'est de la merde. Jean-Louis Costes c'est la vie. Car la vie, c'est la merde – aussi ! Jean-Louis Costes est un tragique. Sa toile de fond est couleur merde. Son point de départ est

la merde. La merde vertigineuse de la vie. L'absolue tragédie. La conviction que la trace de n'importe quel homme se résume finalement à une insupportable et grotesque gesticulation – merdique elle aussi. Une trace de merde en quelque sorte. Que celui-ci soit misérable ou millionnaire, célèbre ou inconnu, bon, mauvais ou moyennement mauvais, c'est-à-dire médiocre comme tout le monde. La vie est une merde tragique où rien ne marche jamais, où tout est déjà foutu d'avance. Et tout d'un coup on meurt. Et merde !

*Rollerderby*, un « opéra porno-social » de Jean-Louis Costes présenté aux Etats-Unis en 1992 en compagnie de l'artiste déjantée Lisa Suckdog correspond – à l'image de toute l'œuvre de Costes – à ce grand merdier généralisé. Sur la scène, à demi-nus (en fait, non, totalement nus !), Costes et Lisa Suckdog se cassent la gueule par terre en répétant en boucle des insultes ou des déclarations d'amour qui n'atteignent jamais leur destinataire. L'un et l'autre finissent par s'embrasser et s'étreindre d'une manière grotesque sur la scène au milieu d'un public médusé. En fond sonore, une bande rock punk électronique saturée et quasi inaudible. Des décors en carton pâte qui vacillent à chaque entrée en scène et menacent de s'effondrer. Des cris, des pleurs, des insultes, des chants démantibulés et incompréhensibles. Des êtres qui hurlent de douleur au milieu du désert, des femmes en quête d'enfant, des hommes en quête de sexe et de virilité, des gosses pulvérisés par les bombes ou la connerie protéiforme de leurs parents ! Non, ce n'est pas de la provocation, ce n'est pas une perf marketing pour bobos en quête de sensations. Ce n'est pas une « soirée culturelle », divertissement stérile pour bourgeois qui rêvent de « faire de l'art » et qui croient que la culture et la pensée c'est la culture générale façon bizuth de Science Po. Rien à voir avec tout ça. *Rollerderby* et Costes, *c'est la vie* ! Toute la vie concentrée en une heure sur une scène. Toute la merde, toute la vie !

La vie c'est autre chose. Plein d'autres choses aussi. Nous en reparlerons. Mais *avant tout*, oui, c'est sûr, « c'est la merde ».

*Les apparences bourgeoises* – Dans la cosmogonie costienne du grand merdier généralisé, deux camps s'affrontent : les *scatonégationnistes* et les *scatosophes*. A savoir : ceux qui nient la merde en continuant de ce fait à y nager et à l'alimenter (les scatonégationnistes) et ceux qui affirment la merde haut et fort pour tenter d'en sortir et garder malgré tout la tête à la surface et continuer à respirer (les scatosophes). Jean-Louis Costes et son œuvre appartiennent de toute évidence à la scatosophie. Et en ce sens aussi, Jean-Louis Costes est *tragique*. Patauger dans la merde, le savoir, l'affirmer, mais garder néanmoins le sourire et continuer à chanter, c'est Sisyphe, Hélène, Hector... toute la tragédie grecque et la seule voie pour vivre sans toutefois faire semblant, sans vivre bourgeoisement.

Les apparences bourgeoises sont autant de moyens de camoufler la merde, de continuer à la nier afin qu'elle perdure. Les apparences bourgeoises sont la cible de Costes par excellence. Et par bourgeois, il ne faut pas comprendre l'homme riche de tel ou tel quartier, de telle classe, celui qui porte des vestes en tweed ou roule en BMW – simples questions d'apparences sans intérêt. Le bourgeois dont parle Costes – et celui dont je parle lorsque je dis « bourgeois » – c'est l'homme qui n'assume pas, c'est l'homme plein de mensonges, c'est l'homme plastique écervelé et en fuite, l'homme qui cède aux sirènes de la facilité. Le bourgeois sac à mensonges, c'est celui qui fait comme s'il n'y avait pas de merde. Comme s'il ne chiait pas, comme s'il n'allait jamais mourir et comme si la société à laquelle il contribuait n'était en aucun cas absurde et monstrueuse.

Costes se dit asocial. De fait il ne l'est pas. Costes parle, Costes rigole, Costes rencontre des gens, Costes monte sur scène, crée des œuvres, les présente, les publie, les défend. Jean-Louis Costes est nerveux et fait des trucs bizarres, certes. Mais alors ? Costes en revanche, c'est vrai, n'aime pas « la société ». En ce sens, oui, Costes est « asocial ». Parce qu'il sait que les motifs sociaux sont dans la plupart des cas des prétextes pour tous les immondices, les apparences qui permettent, sans jamais se mouiller, de porter dans le réel toutes les cochonneries qui traînent dans nos crânes.

Dans *Grand-père*, son magnifique roman, Costes écrit : « le chef-coco bande sur l'enfant et ordonne. Les cocos la mettent nue en larmes devant le père et le peuple. Chacun regarde et garde ses pensées inavouables. Entre peur et queue raide. Le viol de la fille du riche fut la première leçon de catéchisme coco au village. Le chef-coco sortit sa queue et, devant le peuple réuni, insémina la vierge avant de l'offrir démocratiquement à tous les camarades. Vous voyez, les moujiks, au pays des cocos, y a du cul à gogo ! Puis on jeta les os de la vierge gâchée aux chiens... ». Dans le même registre, quelques chapitres plus loin, parlant du rôle « pacificateur » de la France (« le pays qui ne génocide pas *en apparences* ») aux temps des colonies : « Faut pas heurter la morale des officiers qui sont OK pour gazer cinquante mille terroristes à froid, mais pas pour se faire un bougnoule pour le plaisir. Faut pas se faire choper par un journaliste qui salirait l'honneur de l'armée ». Ou encore dans *Viva la merda*, pensons à cette scène, dont j'ai déjà parlé dans *Tentative d'assassinat du bourgeois qui est en moi*, où des bourgeois partouzeurs se filment mutuellement afin de se compromettre par l'image et ainsi former un cercle de gens qui se tiennent tous par le secret qu'ils détiennent. « Personne ne peut trahir ni lâcher aucun des autres sous peine de se perdre lui-même. L'avocat assassin aidera le flic assassin qui aidera le maire assassin qui aidera l'avocat assassin... Leurs forfaits secrets moralement inacceptables la nuit les unissent pour commettre leurs forfaits publics moralement acceptables le jour ».

La question du mensonge, des apparences et de la perversion discrète est au cœur de toute l'œuvre de Costes. Bourgeois, prolos, cathos, cocos, militaires démocrates ou militaires fascistes... le temps venu, tous sont des porcs, tous deviennent des salauds ! Toutes les belles apparences bourgeoises, que celles-ci se revendiquent du fascisme, de la démocratie, des droits de l'homme, de la religion, du socialisme ou de n'importe quoi d'autre, ne sont le plus souvent que des prétextes pour déverser sur un mode socialement présentable toutes les obscénités qui traînent au fond du crâne des Occidentaux névrosés et frustrés que nous sommes.

Et ce n'est pas tant la porcherie qui dérange Costes. Etre un porc, finalement, c'est banal. « L'homme est une ordure » et la vie c'est la merde. Rien d'étonnant, donc. Ce que déteste Costes, en revanche, c'est le mensonge qui entoure le merdier de la vie, le mensonge qui s'y ajoute, s'y surajoute. Dans le merdier de la vie, Costes voit une lueur d'espoir, à savoir *la vie même*. Quand Costes crie sur scène, quand n'importe qui crie, au moins il vit ! Mais le mensonge des apparences bourgeoises au sens large, c'est ce qui tue et pervertit le peu de vie qui reste. C'est ce qui transforme le cri en un piaulement médiocre, ce qui transforme la vie en un bavardage froid et dévitalisé.

En ce sens, oui, Costes est asocial et même, viscéralement, il est *antisocial*. Costes est contre la loi, hors la loi, parce que Costes est un artiste et un poète et que l'artiste poète est toujours contre la loi, quelle qu'elle soit. L'artiste poète, c'est celui qui traverse la vie et que la vie traverse. C'est celui qui voit, sent, expérimente et dit *la vie* et rien d'autre. Et on aura beau tourner les choses dans tous les sens, dire que la loi, les flics, l'armée, les juges, les fonctionnaires d'Etat sont utiles, nécessaires et tout ça, il n'en restera pas moins vrai que la loi, les flics, l'armée, les juges, les fonctionnaires d'Etat et tout ça, ce sera toujours de la merde et rien d'autre que ça. De la merde pourquoi ? Parce que, essentiellement, c'est le contrôle, la contrainte, la domestication de la vie. On peut dire que le contrôle et la domestication de la vie sont nécessaires à la vie. Oui. *Ils le sont*. Mais consacrer sa vie à contrôler la vie, c'est l'horreur, c'est la mort. Toute sa vie travailler à la mort : c'est le triomphe du pervers ! Et ça pète forcément quelque part. Et pour le coup, en général, de la manière la plus monstrueuse qui soit. A côté de ce qui se passe dans la tête d'un flic ou d'un juge, ce qui se passe dans la tête de Costes est sans le moindre doute un vrai jardin d'enfants... Et la société délirante que dépeint parfois Costes me semble bien souvent moins terrible que celle où nous vivons, aujourd'hui, tous les jours...

« Putain ! L'endroit est paradisiaque, mais comme d'habitude sur Terre, y a des connards pour gâcher le paysage. T'as remarqué Bon-Papa ? T'es cool, en Arménie, la montagne est jolie, et viennent les Turcs te gâcher l'après-midi... T'es bien couché sur

ta fiancée dans la steppe en Ukraine, et viennent les cocos et tu crèves... Le Rif est plein de belles Berbères super baisables, et les avions gazent gâchent les culs... T'es à Paris, la Ville lumière, la bonne bonniche... Et un connard te fais cocu ! » (*Grand-Père*). Oui, il y a toujours un connard quelque part pour casser l'ambiance et pour casser la vie. C'est ça la quête de Costes : s'affranchir des connards et retrouver la vie au milieu de la merde. En criant, en souffrant, tant bien que mal. Mais poursuivre la quête, coûte que coûte.

A bien y regarder, l'évangile selon Costes, ça serait le paradis sur Terre : fiancée, baise dans la steppe, baise dans le Rif, Ville lumière et montagnes jolies. Mais il y a les Turcs qui se prennent pour des Turcs, les cocos hypocrites, la belle Armée Française et ses avions qui tuent. Il y a tout ce monde là qui se charge toujours de foutre tout par terre, de gâcher les plaisirs. Le vrai merdier, ce n'est pas la merde dans notre corps, ni celle du caniveau, ni celle des disques de Costes. C'est la merde dans nos têtes et dans la tête des autres.

Sans doute Costes paraît-t-il angélique et naïf parce qu'il semble croire que l'animalité et la loi de la jungle seraient le paradis, mais ses textes sont des textes de combat, des emphases qui appuient là où cela fait mal et qui caricaturent sciemment. Et au-delà de l'emphase et de la caricature, ce que dit Jean-Louis Costes, c'est que le monde bourgeois civilisé occidental a coupé toute racine avec la vie même et qu'il prend pour la vie tout ce qui est l'inverse de la vie. Costes affirme que la virilité, la vitalité pure, la nature, les désirs, les pulsions ne sont pas mauvais par essence. Ils ne sont pas bons non plus, d'ailleurs. Ils sont seulement *vivants* et *indiscutables*. Nietzsche n'en dit pas moins lorsqu'il fustige un humain devenu « trop humain » et fait l'éloge de la puissance, c'est-à-dire de la vie comme nous la ressentons, en nous, de la manière la plus naturelle et la plus immédiate. Deleuze et Guattari disent la même chose lorsqu'ils affirment que nous sommes des « machines désirantes », des corps parcourus de désirs innocents que l'appareil social détourne ensuite sur le registre névrotique du pouvoir et de la représentation collective – races, nations, territoires, familles, religions. Costes le dit simplement d'une manière terrifiante, parce

que tout ce qu'il voit le terrifie. La monstruosité des œuvres de Costes n'est que le reflet de la monstruosité de la civilisation occidentale : moralité névrotique fondée sur le mépris du corps et la gêne à l'endroit des désirs, discours sécuritaires haineux enveloppés d'apparences bienséantes et logiques, idéologies grotesques qui se prennent au sérieux pour mieux masquer leur absence radicale de sérieux véritable, pseudo culture bobo faussement alternative pour masquer le vide de la pensée et l'ultra conformisme effectif, discours humanistes mis au service du mépris et du contrôle systématique des humains, progrès technologique arrogant qui débouche tantôt sur des génocides rationnellement planifiés, tantôt sur une humanité robotisée, consumériste, stupide et malheureuse, etc.

Rendons hommage au talent de Costes et voyons-le donc autrement qu'avec les yeux de la névrose bourgeoise. Voyons-le dans sa finesse et non dans sa grossièreté, lisons-le entre les lignes, en filigrane et non au premier degré. Non, Costes, c'est évident, ne croit pas plus que vous et moi – pas plus d'ailleurs que Nietzsche, Deleuze, Guattari ou même Heidegger – au retour à la préhistoire, au temps de l'animalité sauvage et débridée, au prétendu âge d'or du pogrom rigolard, du massacre « à l'ancienne » façon cosaques à moustache, le temps béni où l'on coupait les têtes des enfants à la hache avec style, désinvolture et gaieté de cœur ! Comment le pourrait-il, lui qui est à la fois artiste et écrivain, c'est-à-dire l'antithèse même d'un guerrier animal ? Comment le pourrait-il, lui qui est – je me permets de l'ajouter – si fondamentalement gentil, au sens noble du terme ? Costes n'y croit pas. Il fait semblant d'y croire. Pour rire. Mais Costes ne croit pas non plus aux vertus de la civilisation hypertrophiée. Parce que cette civilisation, malgré tous les mérites, les avantages et les confort qu'on peut lui prêter, sent aussi terriblement la mort... Et la mort, c'est le pire. A choisir, mieux vaut être vivant dans la merde que mort-vivant bourgeois aseptisé barbotant dans son bain parfumé à l'eau de rose.

Le meilleur album de Jean-Louis Costes est, il me semble, un disque relativement peu connu intitulé *Le métro de la mort* et gravé en 2001. Il est peu connu parce qu'il ne parle pas trop de bite, ni de merde, ni de massacres de « bougnoules », de Juifs, d'Arabes

ou de qui que ce soit. Et c'est peut-être aussi pourquoi il est le meilleur. Parce qu'il n'est ni ouvertement dégueulasse, ni ouvertement provocateur. Il dit le cœur de Costes, sans les provocations les plus visibles qui retiennent habituellement l'attention de ceux qui ne comprennent rien à Costes. *Le métro de la mort* commence ainsi, dans une ambiance sonore bizarre faite de divers bruits de métro : « Ils, ils, ils savent bien... Tout le monde sait, mais tout le monde se tait. Tout le monde sait, mais tout le monde ferme sa gueule... ». Dans le troisième morceau il poursuit : « Je marchais vers le métro comme d'habitude et je pensais à des trucs bizarres [...] Je sais pas comment dire... et ça m'inquiétait... et j'avais peur !!! ». Puis Costes de hurler dans le quatrième morceau : « Bien serrés dans les wagons ça vous fait pas penser à quelque chose ? Ca vous fait pas penser à Auschwitz ? [...] Bien serrés dans les wagons du métro à six heures du soir vous pensez à rien du tout merde ? Mais ça vous fait pas penser aux cochons qu'on emmène à l'abattoir ? [...] Vous croyez aller tranquillement à la gare du Nord, mais au fond qu'est-ce que vous en savez ? [...] Vous faites confiance à la RATP ? Quand le train s'arrêtera ce sera trop tard ! Et alors vous direz : Ah ben merde là c'est pas la gare du Nord... C'est où la porte de la Chapelle ? La Chapelle – Auschwitz ! La Chapelle – Auschwitz ! ». Et ici comme ailleurs, bien malin celui qui saura dire qui au juste Costes dénonce, critique ou insulte. Même si l'obscénité n'est pas le thème central du disque, chacun en prend quand même pour son grade. Certes les Juifs sont au premier rang puisqu'ils sont censés organiser l'holocauste des usagers du métro (!), mais les Arabes, les Musulmans et les Chrétiens sont également tournés en ridicule. Et Costes le dit d'ailleurs : « N'importe quoi Costes ! Ca arrivera jamais ces conneries... Ok les gars excusez moi je dis n'importe quoi... ». Plus loin, un morceau affirme même : « Tout est juif. Tout est juif. Tout est juif. La loi, la foi, les rois, des Juifs et des Arabes, des Juifs et des Chrétiens. Ils sont le peuple élu. Nous sommes le peuple parvenu ». Comment interpréter cela ? Une fois encore, il serait vain de lire Costes en crétin antisémite. Car le propos de Costes est plus profond que ça.

Dans *Le métro de la mort*, Costes nous dit que l'attaque faite à l'homme dans les sociétés modernes est, *non pas identique, mais comparable*, à l'attaque faite à l'homme par le nazisme de 1940. Le fait que le génocide délirant de Costes soit mené dans son album par les Juifs est une caricature dont le but n'est pas de critiquer « les Juifs » en tant que tels, mais bien le Judaïsme au sens large, y compris dans ses variations chrétiennes et musulmanes. En somme il s'agit d'attaquer *le Juif qui est en nous*, c'est-à-dire l'hyper civilisé qui a pris le pouvoir dans nos têtes et nous coupe à la fois de notre liberté, de nos désirs et de la vie. Le Juif qui est en nous, c'est le prêtre, le rabbin, l'imam et la morale, la loi, le flic, le psy, le juge et tout le petit monde que le bourgeois a désormais intégré dans sa chair et son crâne comme une seconde nature. Le Juif qui est en nous nous empêche à la fois d'être libre, d'être heureux et même sans doute d'être authentiquement juif, chrétien ou musulman dans ce que ces religions peuvent avoir de fin et de profond. Le Juif qui est en nous et dont Costes nous parle, c'est en somme l'imbécile qui au lieu de faire face à la vie s'en détourne à coups de grands principes et d'imbécillités – que celles-ci soient juives ou musulmanes, catholiques ou même athées.

Souvent je prends le métro ou le RER à Paris et je pense à cet album de Costes, *Le métro de la mort*. Voyant les individus, en masse, se serrer *volontairement* les uns contre les autres afin de se rendre sur le lieu d'un travail qu'ils n'aiment pas et qui les oblige chaque matin à quitter ce qu'ils aiment, à savoir leur lit, leur conjoint, leur maison, leurs enfants, leurs amis, leurs loisirs, leurs désirs, je ne peux m'empêcher en effet de voir là des micro-génocides. Une agression terrible faite à l'homme. Sa réduction à rien, sa néantisation, sa « Vernichtung ». Ces micro-génocides n'ont pas grand chose à voir avec ceux de la Seconde Guerre Mondiale, mais, eux, sont reproduits chaque jour. Et, mis bout à bout, ils aboutissent bien au même résultat : une humanité domestiquée, fatiguée, dévitalisée, une humanité morte.

Chaque jour aux heures de pointe, le RER A vomit par milliers à la station Défense des êtres pâles et tristes qui revêtent chaque matin l'uniforme adapté à leur fonction sociale. Le cadre encravaté qui enlève sa cravate dès sa journée terminée et qui se

convainc dans sa misère totale qu'il a tort de se plaindre puisqu'il a fait les études et obtenu le métier qui permet d'être un « privilégié ». La secrétaire vêtue en secrétaire qui côtoie et contemple les sommets tout en sentant qu'elle n'appartiendra jamais, réellement, à la classe de ses chefs. La vendeuse de fringues standardisées sommée de s'habiller avec les nippes « fashion » qu'elle est contrainte de vendre et qu'elle finit par prendre – usée qu'elle est par le flot continu de messages publicitaires débilissants – pour le sens même de la vie. Non ce n'est pas Auschwitz, mais c'est Auschwitz quand même... Et Costes de conclure : « Je me suis rendu compte qu'on vivait tous sans le savoir dans un immense camp de concentration [...] Le camp de concentration juif n'a rien à voir avec le camp de concentration nazi. Vous avez votre HLM, vous avez votre villa et ça peut durer une éternité comme ça. Vous voyez je me prenais la tête pour rien. [...] Le camp de concentration juif, c'est la France d'aujourd'hui, c'est Jospin et Martine Aubry... ».

Costes, c'est une évidence, fait bien la différence entre aujourd'hui et 1940, entre les Juifs et les nazis, entre le judéo-christianisme et le fascisme, entre la société d'esclaves technicisés et la radicalité génocidaire nazie. Mais contrairement à ceux qui éludent toute question sur le monde d'aujourd'hui au prétexte que « c'est quand même mieux que le fascisme », Jean-Louis Costes au contraire ne s'intéresse qu'à aujourd'hui et n'est pas en effet un adepte du « devoir de mémoire ». Costes voit notre époque, rien que notre époque, et il en a la nausée. Pour vomir, pas la peine de penser aux odeurs de 1940. Celles d'aujourd'hui suffisent. Dans l'œuvre de Jean-Louis Costes résonnent les mots de Ernst Jünger qui, à l'image de Costes, fut un être ambigu et génial. Dans son *Traité du rebelle (ou le recours aux forêts)*, Jünger écrit : « L'homme tend à s'en remettre à l'appareil ou à lui céder la place, là-même où il devrait puiser dans son propre fonds. C'est manquer d'imagination. [...] Tout confort se paie. La condition d'animal domestique entraîne celle de bête de boucherie ».

*Le métro de la mort* dont nous parle Jean-Louis Costes est bien sûr ridicule au sens où il n'y a pas – sauf très gros secret d'Etat ! – de ligne directe pour Auschwitz dans le réseau de la

RATP. Mais le métro de la mort existe bel et bien. Le métro de la mort c'est l'entrelacs terrible de machines, de recettes, de techniques, d'opinions non pensées et de slogans imbéciles qui envahit le monde et qui nous envahit. Nous l'intégrons à nous, il nous intègre à lui. Nous pensons dans et avec la machine, comme la machine. Nous devenons les esclaves triomphants de notre propre misère technicisée et déshumanisée. Et en cela perdons ce qui fait notre honneur et fonde ce que nous sommes. Ne nous concevant plus – nous-mêmes, de notre propre chef, sans pression extérieure ! – que comme des ressources humaines à vendre sur le marché, quel que soit ce marché, psalmodiant comme des ânes des opinions journalistiques qui tombent d'en haut comme des déchets et que nous finissons par prendre pour notre pensée propre, nous devenons des loques et des esclaves dont le dernier recours consiste en un mélange d'arrogance et de prétention ou éventuellement en des actes compulsifs de consommation au sens large (de la barre chocolatée à la prostitution en passant par les divertissements ou la voiture de sport).

Que déduire de tout cela ? Faut-il haïr les juifs ? Brûler la Torah ? Brûler Lionel Jospin, Jacques Chirac ou Nicolas Sarkozy avec de l'huile d'olive produite en Israël ? Allons... Pas une seule proposition de ce type chez Jean-Louis Costes. Costes n'indique jamais de politique pratique car son propos n'est pas la politique, ni même *le* politique. Costes ne sait pas quoi faire. C'est peut-être sa faiblesse, mais c'est aussi sa force, la force qui lui permet de ne pas être dans « l'opinion » mais toujours dans l'expérimentation absolument brute et vraie des tréfonds de son âme et de l'âme du monde. Costes n'édicte pas de programme politique, il ne donne même pas son « avis ». Il dit la vérité. Mais l'apolitisme de Costes a, de fait, une lourde conséquence politique, celle de démystifier d'une manière radicale et décapante la totalité des « discours politiques », c'est-à-dire les mensonges de ceux qui préfèrent toujours le pouvoir et ses représentations à l'individu et ses expérimentations.

*Se libérer du merdier des autres* – Le travail de Jean-Louis Costes est admirable en ce sens qu'il explore sans mensonge l'âme

humaine, y compris ses horreurs ou ses aspects grotesques. Jean-Louis Costes a osé faire disjoncter *en lui* les fusibles de la névrose bourgeoise civilisée. Il ose dire ce que la civilisation s'efforce systématiquement de taire et de nier. Il ose dire que *le fou est en lui* et qu'il est aussi en chacun de nous. Il ose dire ce qu'il *faut* oser dire et *se* dire pour sortir de la névrose bourgeoise. Dans une interview télévisée, Costes affirmait d'ailleurs s'être libéré de ses névroses par le biais de son art. Et de toute évidence, il ne voulait pas parler là d'une quelconque cure psychanalytique au vague parfum artistique dont le but serait de rendre socialement présentable des pulsions incorrectes. Par ses œuvres, Costes ne s'est pas libéré de ses pulsions en leur donnant une forme petit bourgeois – ce que réclament ouvertement les adeptes de la psychanalyse. Au contraire ! Il s'est libéré de la connerie bourgeoise qu'il portait en lui, de la connerie bourgeoise qu'on lui avait donnée, qu'on lui avait filée comme on file un virus, précisément *en explorant ses pulsions*. Il s'est libéré, non de lui-même, mais de la société. Et c'est pour cela que la société le déteste.

En ce sens, Costes est anti-psychanalytique par excellence. Costes n'analyse pas son petit moi, sa petite maman ou son petit papa. Il les brûle au lance-flammes de ses textes et fait de ce brasier les fondements de sa trajectoire propre. Papa, maman, grand-père... rien à foutre ! Costes sait beaucoup mieux que n'importe quel psychanalysé qu'il porte en lui le poids de maman et papa, de grand-maman et grand-papa et aussi d'arrière grand-maman et papa... Leurs cancers, leurs cimetières, leurs merdiers sans cesse renouvelés, rejoués et reproduits de générations en générations, Jean-Louis Costes les connaît par cœur. Et son dernier souci serait d'y replonger. Jean-Louis Costes coupe les ponts, justement pour ne pas reproduire les maladies qu'il traîne – en lui. Il bifurque, il disjoncte au sens noble du terme. Il est en disjonction, c'est-à-dire capable d'être lui-même au lieu d'être le cheval de Troie infiniment gigogne du merdier ancestral de sa petite famille, de l'humanité et de l'histoire.

Exorciser le merdier des autres que l'on porte en soi. Voilà sans doute le sujet principal de *Grand-Père*. Page 212, il écrit :

« Rien de bon ne vient des ancêtres. Pogromeurs pogromés, vieux sorciers qui nous maudissent avec leurs os, ils ne nous apprennent que les pogroms. Les vieux os tordus ne transmettent que le Mal, jamais le Bien. [...] Plus l'humanité croit avancer, plus elle s'enfonce sur place dans le charnier des ancêtres. [...] Entre les squelettes flottent les grands-pères. Ce sont des morts pas encore morts. [...] Ces vieux os cassés, qui grelottent et nous font pitié, nous transmettent la mauvaise musique. L'hymne satanique ». Puis, page 309, il poursuit : « Nous tombons sans arrêt les uns dans les autres, attirés par le premier péché. Les vivants dans les morts. Les enfants dans les ancêtres. Un steak frais dans un steak pourri. [...] Le bébé a l'air innocent comme ça, mais au fond il est contaminé. Il sort d'un vieux sperme de singe qui lui a transmis la vieille première maladie. Je me gratte, je me gratte. Je dis merde au père et au grand-père. Je refuse la culpabilité. Je jette ma race, je m'arrache la peau... ». Mais Costes ajoute aussi et enfin : « *En vain*. [...] Toute révolte contre les morts *est vaine*. T'as plus qu'à accepter ton Papi comme il est. Et toi, poupée souillée à son image, en lui ».

Oui, Costes sait que ce n'est pas la peine. Costes sait qu'il porte le virus de toute l'humanité, la merde de son père, de son grand-père, de son arrière-grand-père. Et aussi la merde des cousins, des mamans, des grands-mères, des voisins, de tout le monde ! Mais clamer haut et fort que l'on porte en soi-même tout le merdier du monde *et qu'on ne peut pas en sortir* est sans doute la seule voie pour s'en débarrasser ! Costes agit à rebours de ce que font en général les psychanalysés, à savoir rompre *symboliquement* avec papa-maman (dans les mots, couchés sur un divan pendant dix ou vingt ans) pour mieux intégrer et reproduire *dans les faits* le familialisme ancestral et le bourgeoisisme familial. Costes, au contraire, le dit haut et fort : on ne sort *jamais* de son merdier familial ! Mais aussi Costes rompt *dans les faits* avec la famille. De la névrose familiale mortifère qui l'habite, Jean-Louis Costes fait une œuvre d'art ; de la violence qu'il porte en lui, Costes fait une pensée de la violence ; du règlement de compte parental, Jean-Louis Costes fait une critique sociale, politique et cosmique ; de son chaos intérieur, il fait un chant de vie qui soulage, amuse et

soutient ses contemporains. Au lieu de nous filer son virus, Costes soigne les nôtres ! Merci Costes !

Peut-être un jour aussi la fille de Jean-Louis Costes – Costes est père depuis peu – remerciera son père, par-delà ses excentricités. Peut-être Jean-Louis Costes a-t-il enfin brûlé tout ce qu’il devait brûler. Ses parents, ses ancêtres, sa race, sa société. Ainsi s’est-il senti capable, à une cinquantaine d’années, de créer autre chose qu’un enfant malade névrotique petit bourgeois – chair à psychanalystes. Jean-Louis Costes a gueulé dans ses disques, dans ses livres ou sur scène tout ce qui l’encomrait. Ainsi, au lieu de refiler à sa fille toutes ses maladies et toute sa merde, Costes ne lui a donné que *la vie*.

Ce doit être une drôle d’expérience d’être la fille de Jean-Louis Costes. Que dit-on à l’école quand le métier de papa consiste à hurler tout seul dans sa cave puis à monter sur scène pour hurler en public et se mettre du caca sur la tête ? C’est sans doute un problème... Mais au moins ce n’est pas une névrose. Au moins c’est assez clair. Plus clair qu’un papa modèle qui fréquente en douce les prostituées, plus clair qu’un papa cynique qui lit pourtant *Libé*, plus clair qu’un père fouettard incapable d’appliquer sa propre moralité d’apparat, plus clair que toute la merde propre que refile les bourgeois à leurs gosses sans jamais le leur dire, sans jamais leur montrer. De sorte que les enfants, eux non plus, ne sachent pas se sortir de la merde autrement qu’en la refile à leurs enfants et en perpétuant ainsi la grande malédiction du bourgeoisisme merdique généralisé névrosé.

Le théâtre et toute l’œuvre de Costes auraient certainement plu à Antonin Artaud, lui qui réclamait à corps et à cris, à revers de tout ce que le monde produit de divertissement stupide, un théâtre de la vie et un théâtre qui, « de même que la peste », serait à même de « vider collectivement des abcès ». Le théâtre délirant de Jean-Louis Costes est un théâtre de la vie, un théâtre de la peste, un théâtre qui vide les abcès et qui nous fait du bien puisqu’il ouvre dans la jungle merdique de nos existences gangrenées un chemin où brille encore parfois la vie, l’amour et la vérité...

*Trouver l'or sous la merde* – Par-delà son désespoir d'écorché vif ultra sensible, entre les lignes de sa littérature d'apocalypse et les provocations scatologiques de ses performances absurdes déjantées, Jean-Louis Costes nous suggère son espoir : *trouver l'or sous la merde*. Si Costes ne cesse de mettre en scène l'absurde et le merdier, c'est pour mieux révéler les pépites qui scintillent encore dans le monde et les êtres. Et Costes dans sa quête cherche systématiquement trois choses qui sans doute n'en font qu'une : *la vie, l'amour et la vérité*. Dans *Grand-père*, à nouveau, le papi que délire Costes dans sa tête se retrouve, improbable bagnard héroïque, paumé au beau milieu de la forêt d'Amazonie. Alors qu'il tente de fuir en massacrant sauvagement tous les gardiens et ses collègues déportés, papi Garnick comprend que chaque prisonnier possède son « trésor », son « plan », c'est-à-dire son petit tube métallique contenant quelques économies et enfoncé profond où vous imaginez. Dans des pages folkloriques dont Costes a le secret, grand-père fiste tout le monde, à main nue ou à la baïonnette. Et au fond de la merde, dans les culs des bagnards éventrés, il trouve plein de trésors ! « De l'or ! Putain de l'or ! Des pépites ! C'est la première fois que Papi voit des pépites d'or. Emotion du chercheur d'or dans la jungle qui trouve sa première pépite dans un cul ». Trouver l'or dans la merde, sous la merde, derrière la merde généralisée. C'est ça l'œuvre de Costes. Le Grand-Œuvre de l'alchimiste Costes... *Vie, Amour, Vérité* – dans le merdier généralisé.

La *vérité*, c'est ce qui reste quand il ne reste rien, quand tout est mis à nu, délavé, décapé. *Nudas veritas* : la vérité nue ! La vérité, c'est ce que montre Costes dans chacune de ses œuvres. Et Costes s'y connaît en matière de décapage et de nudité. Il y en a mille exemples. Mentionnons l'un de ses plus comiques. Dans *NTMFN*, son album rigolard-revancharde contre le petit monde pseudo rebelle médiatisé du rap business français, Costes nous offre un sketch intitulé *Coucou cobaye*. Campant un scientifique chargé d'étudier la corrélation entre argent et révolte haineuse dans le milieu du rap, Costes installe son cobaye, « Monsieur Coucou » (supposé être le chanteur Kool Shen du groupe *NTM*) dans son laboratoire. Il présente au rappeur un billet de cent francs et observe

ses indicateurs. Ils sont tous à la hausse : rythme cardiaque, tension, adrénaline ! Le rappeur considère le billet comme une provocation : « Nique ta mère ! Nique ta mère ! ». L'expérience se poursuit. Le Docteur Jean-Louis Costes présente à son patient une coupure de deux cents francs ! Ô surprise, les indicateurs stagnent... Il continue dans cette voie et offre maintenant un billet de cinq cents francs. Les indicateurs baissent. Monsieur Coucou semble calmé soudain. Il observe le billet avec fascination et commente : « Cinquante caisses ! Putain il m'a filé cinquante caisses... allez je t'emmène en te-boi ! ». Un second billet de cinq cents francs manque de faire sombrer Monsieur Coucou dans le coma... Il s'endort comme un bébé et rêve de son argent : « J'suis riche là... j'suis riche ». Moralité : deux billets de cinq cents francs suffisent à acheter la révolte cambrée, arquée, arc-boutée, des rappeurs les plus inconciliables. Voilà la vérité.

Au-delà du caractère comique de son sketch, Costes fait un constat qu'il appartient de faire pour quiconque veut sauter au-delà du bourgeois : qu'ils soient bourgeois cyniques ou antibourgeois forcenés, tenants du conformisme ou rebelles en icônes, pour une poignée d'argent les hommes entrent dans la ronde du mensonge et de la médiocrité. Costes l'a bien compris, les rebelles affichés ne valent pas beaucoup plus que les panégyristes du conformisme ambiant. Les racistes et les anti racistes, les bons bourgeois de droites ou les militants de gauche, les philistins ignares ou les galeristes branchés. Tous se mentent et mentent à tous. Tous échouent à la nudité. Sauf Costes. Costes et ceux qui entendent ce qu'il a à nous dire. Costes se met à poil, c'est connu. Ça fait rire. Provocation ? Grosse blague ? Enième façon éculée de choquer le bourgeois ? Oui peut-être. Mais surtout Costes est nu parce qu'il est vérité. Il est nu comme un ver, nu comme un nouveau-né, nu comme la vérité.

Les mille et unes manières qu'a Costes de se moquer de tout le monde, sont mille et une façon de dire que rien n'est vrai si ce n'est la misère de chaque homme, sa faiblesse, son incapacité, sa bite qui se dresse ou son ventre qui réclame d'être fécondé, son animalité, son errance et son absurdité. La merde quoi, mais la merde authentique, la simple vérité... Sans espoir, sans mensonge

et surtout sans discours, sans idées. Les personnages de Costes finissent toujours dans la merde, meurtris, agenouillés, souillés, désespérés. Mais aussi dépouillés, libérés de toutes leurs fioritures. Dans l'univers de Costes c'est bien souvent l'Enfer. C'est souvent la misère absolue et les hommes sont nus, écorchés. Pourquoi donc ? Parce que « l'Enfer est un opéra où tout est vrai. Rien n'est joué donc tout est parfait » (*Grand-père*). C'est au cœur de l'enfer, quelques fois, qu'on rencontre l'amour...

*L'amour*, c'est ce dont Costes parle tout le temps. Les bourgeois pensent que Costes parle de sexe. Mais c'est eux qui ne voient que cela. Costes parle d'amour, rien d'autre que l'amour. Et encore une fois, l'abominable Jean-Louis Costes semble bien plus respectable que n'importe quel bourgeois. Le monde amoureux bourgeois est un monde de misère et de désolation. La désolation amoureuse bourgeoise prend deux formes et c'est tout. La première correspond à l'usure amoureuse, l'appauvrissement de l'amour qui ne survient que si on le laisse survenir. Parlant de son grand-père et de sa grand-mère qu'il décrit dans leurs dernières années, misérables, alcooliques et désespérés, Costes écrit : « Le prince et la Princesse ont fini par se dissoudre dans Métèque et Bonniche. Et l'Amour est parti ». La seconde correspond à la caricature inverse, c'est-à-dire à ce que le bourgeois a fait des idéaux de libération sexuelle des années 70, à savoir un bordel planétaire marchand consumériste fait de boîtes à partouzes, de prostitution locale ou exotique, de sites de rencontres industriels sur Internet et de pornographie masturbatoire. C'est entre ces deux formes de déshumanisation planétaire que se meurt l'Amour dont parle Costes, c'est-à-dire l'Amour qui finalement parle en chacun de nous, le désir bouleversant de se blottir contre l'autre, d'échanger avec lui un peu d'humanité, de tendresse et de plaisir, la possibilité d'une rencontre merveilleuse qui nous ouvre à nous-mêmes tout en ouvrant à l'autre. Un amour qui nous comble et nous met en danger.

L'amour, le vrai amour qui convoque nos esprits et nos corps, nos délires les plus sentimentaux comme notre libido la plus trouble et la plus joyeusement cochonne, c'est tout ce que le bourgeois ignore ou déteste. C'est tout ce que le bourgeois fuit et a

en horreur. C'est l'amour qui oblige à mouiller sa chemise, ses pieds et sa culotte. L'amour qui oblige à *se* mouiller. C'est-à-dire ni l'amour confortable idéal, ni la boîte à partouze. C'est l'amour grâce auquel on peut rencontrer l'autre. Et soi-même. Et le monde, le cosmos, l'univers. La vie qui nous traverse, nous renverse, nous fonde et nous parcourt. Jean-Louis Costes dans *Viva la merda* : « L'amour trouble les partouzeurs bourgeois ». Les partouzeurs bourgeois sont bons pères et bonnes mères de famille la semaine et porcs libidineux deux samedis soirs par mois... Dans un cas comme dans l'autre ils ne sont pas eux-mêmes. Ils bondissent comme un lièvre dans les phares d'une voiture d'une misère à une autre, d'un idéal grotesque à la négation même de cet idéal creux. En tout cas, ils ignorent l'Amour. Ils l'ont fui, oublié, enterré. Ils l'ont laissé mourir au lieu de l'affronter. Ils l'ont mis en veilleuse pour ne plus y penser, pour laisser derrière eux la seule chose qui vraiment les enchante et les porte.

Jean-Louis Costes a sans doute été très amoureux de Darlyne. Vraiment amoureux, sincèrement amoureux, douloureusement et terriblement amoureux au sens le plus pur et le plus touchant du terme. Au point qu'il lui consacre un disque tout entier : *Sorcière, montre-moi ton derrière – 20 chansons d'amour de Costes pour Darlyne* (1990). Dans un des morceaux, *Amour asocial*, Costes chante, s'adressant à toute la société : « Vous ne connaissez rien à l'amour. Vous niez la force du désir. L'amour est aveugle et le désir est sans calcul. Je l'aime et c'est tout ! Je la veux, un point c'est tout ! Vous êtes des jaloux et des cyniques. Vous voyez le mal partout. Vous ne voulez pas croire à l'amour sincère. Vous ne voulez pas croire à l'amour pur. Vous n'aimez pas l'amour fou ! Vous êtes des juges au tribunal. Vous cherchez à nous faire mal. Vous voulez l'amour légal. Mais l'amour se fout de la loi ! [...] Mais l'amour n'est pas social ! Mais l'amour n'est pas social ! ». Oui, l'amour et nos désirs sont révolutionnaires. Toujours révolutionnaires, *quel que soit le régime*. L'amour est une brèche qui s'ouvre – enfin ! – dans le merdier planétaire et généralisé. L'amour est un espace où se joue quelque chose de vivant et de vrai, un espace où nous sommes nous-mêmes, c'est-à-

dire ridicules, fragiles jusqu'au fond, mais, du coup également, en contact avec nos sources propres et les sources du monde.

C'est pourquoi également l'amour est toujours dangereux. L'album *Sorcière* ne laisse sur ce point aucune place aux illusions sentimentales niaseuses. Il s'ouvre par le morceau *Enfant de pute* où Costes se lamente, erratique et brisé : « Ah l'amour est un enfant de pute. Il agite son cul et je marche comme un con ! Ah l'amour est un menteur, il agite le bonheur et il laisse le malheur [...] Et nous voici tous deux pris au piège si doux [...] Le prix de l'amour : la mort et les larmes ! ». Costes le sait comme nous le savons tous, l'amour est un mensonge ou du moins un mystère. L'amour nous enthousiasme, puis il nous brise le cœur. Mais l'amour – ce sordide imposteur – nous met pourtant en transe, nous transcende, nous excite. Il nous relie aux autres, par le cœur, la tête, les mots, le corps. Il est incomparable et cent fois plus puissant que le plus gigantesque projet politique, philosophique ou social. L'amour c'est la seule chose qui vaut vraiment le coup. C'est la chose la plus précieuse au monde. Parce qu'être amoureux, c'est être, ni plus ni moins que terriblement vivant !

La *vie*... Quand Costes parle d'amour, de sexe ou de violence, il ne parle en fin de compte que de vie. Vérité, vie, amour. Tout ça c'est la même chose. Sous la table de cuisine et la toile cirée moche de papi et mamie, au-delà de la partouze bourgeoise, des discours de façade, des errances solitaires d'humains réduits en loques, il reste quelque chose. Une force animale, désirante et un brin orgueilleuse qui s'appelle la vie. Quelque chose qui nous porte et qui fait, au milieu du merdier planétaire, que nous pouvons d'un coup sauver toute notre mise, pour peu qu'on y travaille et qu'on laisse derrière soi tout ce qui nous encombre.

Sous la merde, l'amour ! Sous le mensonge généralisé, la vérité ! Sous la mort sociale propre sur elle, la vie ! Là est la quête de Costes qui n'est pas sans rappeler celle, aussi, de Baudelaire. Costes le romantique, écorché, désabusé, croit encore en ces choses auxquelles plus personne n'oserait croire. Costes croit en l'amour, Costes croit qu'un homme peut être vrai plutôt que de mentir, Costes croit qu'il nous serait possible d'être pleinement vivants au lieu d'à demi-morts...

En ce sens, le travail de Costes, au-delà des apparences pessimistes et rugueuses et de ses formes parfois déconcertantes, nous transmet une musique entraînante, une musique faite de rires et de sexe, d'espairs et de désirs. Une musique qui sonne juste, malgré toutes ses fausses notes. Une musique qui sonne vraie. Pas la mauvaise musique de la mort. La bonne musique. La musique de la vie. Celle qui nous aide parfois – mine de rien – à tenir au milieu du merdier de nos vies et des horreurs humaines...

Il y a beaucoup de désespoir chez Jean-Louis Costes. Il y a beaucoup de désespoir dans le monde aujourd'hui. Dans le monde d'aujourd'hui, l'œuvre de Jean-Louis Costes n'est ni rassurante, ni jolie. Elle n'est pas harmonieuse au sens strict du terme. Mais elle est néanmoins une musique, un chant, souvent un cri. Un cri plein de douleur, de souffrance. Un cri insupportable. Mais un cri plein de vie, dans un temps où la vie se fait rare.

A la fin de l'album *Nik ta race* Costes crie : « L'homme est une ordure ! L'homme est une merde ! [...] La maladie et la mort sont la seule issue à toute cette misère infernale... ». Mais il ajoute dans le même texte : « seule la musique est un soulagement ». Et oui, seule la musique est un soulagement. La musique qu'on écoute et qui recolle le monde, qui nous fait entrevoir malgré tout l'harmonie. Qui nous fait ressentir, par-delà cette vie insupportable, la beauté indicible des êtres et des choses. La musique qu'on écoute. La musique que l'on produit, aussi. Notre capacité à produire un chant qui nous est propre et qui dit le tout de la vie à travers notre vie.

Jean-Louis Costes crie et chante, il hurle des bêtises comme des choses magnifiques, mais surtout toute sa vie constitue un chant inimitable, une trajectoire que lui seul pouvait tracer, un chemin que lui seul pouvait tailler dans la jungle gargouillante et hostile de la post-modernité. Au-delà du jugement que l'on pourra porter sur son œuvre, Jean-Louis Costes nous fournit un modèle d'existence qu'il faut suivre, non pas pour l'imiter ou pour le reproduire, mais au contraire pour chercher notre propre destin, notre propre cantate, celui qui se rapproche le plus de notre propre vie et donc de la vie même. De nouvelles possibilités d'existence qui nous permettent

toujours de produire et d'expérimenter la beauté, la vérité, la musique et l'amour. Chacun à sa manière.

Dans *L'Iliade* Hélène parle à Hector de son sort, à elle et à Paris. Condamnée par les dieux aux souffrances d'une existence tragique, elle n'en est pas moins sereine, heureuse et vivante. Car, dit-elle : « Zeus nous a fait un rude destin, afin que nous soyons plus tard chantés des hommes à venir »... Croulant sous les procès, livré aux quolibets des ligueurs de vertu ou aux conneries grossières des bobos qui fantasment sur ses œuvres, Jean-Louis Costes n'en est pas moins serein car il produit son chant. Un chant qui sans doute sera « chanté des hommes à venir ». Et aussi de certains hommes d'aujourd'hui qui trouvent paradoxalement dans la folie étouffante de ses œuvres une formidable bouffée d'oxygène.